

La Transculturalité poétique dans *Haïtuvois*

MAXIMILIEN LAROCHE
Université Laval, Canada

Tout livre ayant le mot Haïti dans son titre m'intéresse. À plus forte raison si ce titre est énigmatique comme *Haïtuvois* d'Hédi Bouraoui. Cela me pousse à vouloir percer le secret de la vision de l'auteur. Car le Natif-natal, celui qui est né dans le pays, selon l'expression traditionnelle, n'a pas besoin d'avoir de méthode particulière pour voir son pays puisqu'il est censé être branché directement sur l'âme et le cœur d'Haïti.

Mais nous savons que celui que nous connaissons le moins, c'est nous-mêmes. Ainsi nous sommes obligés de faire un détour par l'autre dont la vision est souvent biaisée, mais au moins ce biais peut être mesuré alors que notre propre vision est difficilement mesurable par nous-mêmes. Nous dévions, et notre regard aussi, ce qui, à notre insu, nous éloigne doublement de notre cible.

Haïti comme métaphore.

Les ouvrages sur Haïti sont légion. Comment se reconnaître dans cette vague déferlante ? En ne lisant que les ouvrages où le nom d'Haïti serait le premier mot du titre. C'est prendre une décision arbitraire, j'en

conviens, et en plus faire une hypothèse risquée. Mais mon pari offre au moins deux avantages. D'abord il permet de retenir des titres faisant office de métaphores. J'ai remarqué en effet que placer Haïti comme premier mot d'un titre équivalait souvent à proposer une équation : Haïti = telle chose. Ce qui, du coup, change le titre en une métaphore d'Haïti.

Ainsi le dernier livre de Christophe Wargny s'intitule : *Haïti n'existe pas*. Si tel est le cas, on a donc l'équation : Haïti = néant. Pourtant Haïti existe bel et bien. Du moins cela est attesté par la décision de l'Organisation des Nations Unies d'y dépêcher une force militaire. Haïti n'existant pas et pourtant existant quand même, nous voilà en présence d'un mort-vivant, d'un pays-zombi en quelque sorte. Les prêtres de la religion vodoun, les houngans et tous ceux qui croient aux zombis auraient donc bien raison, et on ferait mieux de les consulter avant de parler d'Haïti.

On pourrait répéter l'expérience, et même avec des titres où ne figure pas le mot Haïti. *Les Comédiens* de Graham Greene, par exemple. Pour peu qu'on veuille bien admettre qu'il y a une ellipse du mot pays dans le titre, ce qui donnerait : (*Le pays des*) *Comédiens*, on obtient la métaphore d'une Haïti, pays théâtral. De là l'image de la tragédie qui devient une figure récurrente sous la plume de tous ceux qui se mettent en frais de parler d'Haïti.

Le deuxième avantage qu'il y a à retenir des titres où Haïti est le premier mot, c'est que cela permet de les mettre en parallèle avec ceux où le mot Haïti occupe la dernière place. Dans le premier cas, Haïti fait figure de sujet ; dans le deuxième, de complément. Si Haïti, en première place, joue le rôle de sujet autonome, dans le second cas, comme complément, elle se change en objet soumis à un regard. Alors Haïti regardée est analysée, c'est-à-dire soumise à un traitement, pour être finalement jugée.

La place du mot Haïti qui le fait passer de la position initiale de sujet à la place finale d'objet dans un titre témoigne cependant moins d'une hiérarchie des classifications que d'une différence de focalisation de la part de l'énonciateur du discours du titre.

Voir, Regarder, Juger.

Dans le discours, on peut, grosso modo, distinguer trois types de focalisation correspondant à trois positions de l'énonciateur : Voir, regarder et juger.

Voir correspond à la position d'un énonciateur pour qui le sujet observé est encore opaque et lisse. Les yeux de cet énonciateur ne percent pas encore le mystère de ce sujet ; son regard glisse donc sur ce qui n'est pas encore un objet. Le sujet est ainsi vu comme protéiforme, multiple, paradoxal, discordant, hétérogène, déconcertant, ahurissant, inquiétant ou amusant [...]. C'est l'autre, vu pour la première fois, que nous identifions à tâtons, à l'aide des souvenirs personnels que nous appelons à notre secours pour nous aider à nommer ce que nous voyons. Le vu est ramené au connu de l'énonciateur qui fait de l'impressionnisme, du subjectivisme.

Avec le regard, commence une appréhension du sujet vu qui se métamorphose ainsi en objet, puisque saisi, ce sujet est immobilisé, fixé comme un papillon sur une planche. Il n'est donc plus seulement vu mais regardé. Il n'envahit plus, il est arrêté, détenu ; on commence à lui assigner une certaine place, une résidence, une geôle. On peut procéder à sa dissection : le séparer, comme le recommande le bon docteur Descartes, en autant de parties sécables possibles avant de le soumettre au traitement que requiert son cas.

Dans le troisième type de focalisation : juger, le traitement convenu et appliqué s'apparente à un rite cannibalistique puisqu'il ne s'agit plus simplement de vision ou même d'appréhension mais de compréhension. L'objet vu est intériorisé par le regardant, c'est-à-dire qu'il est englouti avant d'être dégluti. Alors il peut être remis en circulation mais revu, corrigé et augmenté. Il est passé par un processus d'ingestion et de digestion qui, après l'avoir fait voir et regardé, permet de le juger.

Dans un très bel article intitulé « Fenomenologia do olhar », Alfredo Bosi commence par montrer que la centralité des yeux et du cerveau et ensuite leur coordination, qui nous permettent de regarder, correspondent à l'éclairage d'un projecteur qui place tel ou tel objet en pleine lumière. Le fait de regarder est lié à une intention. L'œil voit et ensuite regarde

à partir du moment où cet œil entreprend de se jeter sur quelque chose. Ne dit-on pas : jeter un regard, jeter un coup d'œil ? Lorsque nous voyons, ce sont plutôt les choses qui nous tombent dessus. L'œil est d'abord envahi. C'est après coup qu'il devient envahisseur.

Doit-on juger l'étranger ? Oui ! si on veut se l'approprier. S'il n'est pas question de l'aliéner mais de vivre avec lui dans une coexistence pacifique, alors il faut se contenter de le bien voir.

C'est dans cette perspective que le titre du recueil d'Hédi Bouraoui devient significatif. *Haïtuvois*, est-ce : « Haï, tu vois », « Aye ! tu vois . » ou bien : « Haïti, tu vois ! » avec l'élision de ti, cédant la place ou encore se changeant en tu, qui donnerait le mot-valise : Haïtuvois ? Je gagerais sur cette dernière possibilité d'autant plus que le livre nous fait voir ce que voit l'auteur en Haïti. Mais les paris sont ouverts. Rien d'ailleurs n'interdit à toutes ces possibilités de coexister, d'être simultanément valables, la poésie étant le lieu du non contradictoire.

La forme est l'expression, l'image est le signifiant de la vie psychique, en particulier de celle que projette l'énonciateur du discours sur le sujet dont il parle, quand il le voit, avant de le regarder, de l'interpréter, de le juger.

Dans *Haïtuvois*, Hédi Bouraoui s'abstient de juger. Il nous rapporte ce qu'il voit. Mais bien conscient que sa manière de voir est subjective, il s'efforce de faire voir objectivement Haïti au lecteur en lui faisant entendre la voix de ceux dont il parle. La division des genres dans *Haïtuvois*, en faisant cohabiter le poème avec l'essai critique, insère le discours de l'autre dans le discours de l'auteur. Celui-ci parle mais laisse aussi parler celui de qui il nous parle. Il le voit, mais il nous le laisse entendre. Il partage sa parole avec l'autre en le laissant prendre aussi la parole.

Ce partage de la parole, que l'on pourrait analogiquement comparer à l'objectivité d'un orateur qui ne s'arroge pas le droit de juger mais préfère laisser à son auditeur la liberté de comparer deux paroles et de faire son choix entre elles, est en réalité une adaptation spontanée d'un précepte haïtien.

Tande ak wè se de

Les règles du discours varient selon les langues et les sociétés. En Haïti où la culture orale est prédominante, la sagesse populaire a énoncé une de ces règles sous la forme d'un bref aphorisme : « Tande ak wè, se de » que l'on pourrait traduire par : « Il ne suffit pas d'entendre, il faut aussi voir. »

Transposé dans le domaine de l'écriture, du voir en quelque sorte puisqu'il s'agit de lire la parole, cette règle haïtienne devrait alors s'énoncer de la façon suivante : « Il ne suffit pas de faire voir, il faut aussi faire entendre. »

C'est précisément ce que fait Hédi Bouraoui. A-t-il spontanément et comme par instinct obéi à la règle haïtienne du discours, ou se serait-il fié à son flair de pédagogue qui lui apprend que l'on convainc rarement par le seul discours magistral ? Peut-être qu'il a obéi tout simplement à son intuition poétique qui sait que l'on oppose faussement le poète et l'orateur. Ni l'un ni l'autre ne peuvent convaincre sans convoquer des témoins à la barre, et les deux le font par des images : les leurs et celles des autres qu'ils citent dans leurs discours.

À sa propre voix, Hédi Bouraoui associe la voix des Haïtiens qu'il convoque : les écrivains Frankétienne et René Philoctète. Il parle et laisse parler les Haïtiens. Il les voit mais leur laisse le soin de se faire voir. Cette conjugaison de voix, ce discours à double voix, aide à voir double, c'est-à-dire des deux côtés de la médaille.

Face à Haïti, Hédi Bouraoui ne juge pas. Il voit et invite à voir. Il voit mais écoute aussi pour voir double. Et c'est pourquoi le titre du recueil, *Haïtuvois*, ne propose pas de métaphore mais invite à voir. Grammaticalement, il y a même dans ce titre le paradoxe d'un complément placé dans la position de sujet par la tournure de l'inversion : Haïti, tu vois ? Il y a bien un sujet, tu, et un objet, Haïti, sur qui porte le discours. Mais le titre renverse l'ordre du sens du discours au profit du sens de la vue. En fait, Hédi Bouraoui substitue, dans un écrit, la grammaire de l'oral, à celle de l'écrit. Peut-être pour mieux suivre l'injonction qu'il fait ailleurs : « Vois les voies éparpillées des voix » (48). Il s'agit de voir en effet et non pas de regarder, encore moins de juger.

Tout jugement est un discours usant de la fonction conative. Ne parle-t-on pas de jugement exécutoire ? Un jugement exige de celui qui parle une autorité que n'a pas celui qui voit, qui n'a pas encore analysé, qui ne croit pas qu'il a déjà compris mais qui associe plutôt ce qu'il voit à ce qu'il connaît, qui rapproche, fait voisiner et compagnonner les éléments de sa vision. Et qui ne pouvant ordonner ne peut que prier :

Je t'ai prié de libérer les Perles d'Haïti
Emprisonnées dans tes toiles d'araignées
Je t'ai prié de les installer dans des Arabesques
Bien de chez nous. (37)

Lit-on dans *Haïtuois*. Or incontestablement le réel haïtien, sous la plume de l'auteur, qui n'oublie pas ses origines tunisiennes, prend des formes et des figures que l'on peut aisément qualifier d'arabesques.

De la transculturalité poétique.

Il faut envisager la transculturation, le phénomène qu'analyse l'anthropologie, dans toutes ses dimensions de contacts, d'échanges, d'influences, d'intercommunication.

Par ailleurs ces échanges ne se font pas à l'aveuglette, si on peut dire. Il y a rejet et choix. On ne retient pas tout et l'on privilégie certains éléments que l'on retient. Les éléments empruntés de part et d'autre répondent à une nécessité, à une logique, et de la situation respective de chacun et se font en fonction de l'intérêt de l'emprunteur.

Parler de transculturation, c'est envisager un phénomène complexe que l'on a peut-être vaguement résumé en évoquant une civilisation du donner et du recevoir. Mais le fait est que nous empruntons tous les uns aux autres, même dans des situations de rapports inégaux. Nous le faisons *à fortiori* quand ces rapports s'établissent entre partenaires égaux. Alors le libre choix s'exerce au grand jour et en toute allégresse.

Science et superstition se marient dans la Transparence
Qui larguent souvent des univers nouveaux (28),

dit l'auteur d'*Haïtuois*.

Le concept de transculturation, forgé pour résoudre des problèmes de sociologie et d'anthropologie, a été déplacé vers le champ de la littérature par le sociologue et anthropologue Roger Bastide qui a plaidé pour une « acculturation littéraire » comme moyen de renouveler les études de littérature comparée et même de critiquer l'anthropologie culturelle (201-09).

Cette double articulation du concept d'acculturation, disons plutôt de transculturation, à la fois à la littérature et à l'anthropologie, le poème « Articulation », dans *Haïtivois*, me semble l'illustrer fort bien.

« Articulation » : de la méthode pour bien voir.

Le recueil d'Hédi Bouraoui place côte à côte des poèmes et des essais critiques, avons-nous dit. Les deux genres se mélangent parfois au point qu'il est possible de prendre des poèmes pour des essais ou de regarder ceux-ci moins comme des analyses que comme des discours mixtes où la réflexion le dispute à l'impression. Par là, l'essai penche vers le poème. J'en veux pour preuve le poème « Articulation » auquel je donnerais volontiers comme sous-titre : « de la méthode pour bien voir ».

Tout le poème est basé sur une métaphore gigogne, celle qu'inspire le nom, pseudonyme plutôt, du poète haïtien Rassoul Labuchin, de son vrai nom, Yves Médard. À partir de ce vocable, Rassoul, qui en langue arabe est associé à la notion de prophète, se développe un discours qui s'appuie en fin de compte sur deux noms : celui du poète, Rassoul, et celui du titre d'un de ses recueils, *Le Ficus*.

À partir de ces deux mots, le patronyme et le titre du recueil, qui fournissent les images signalétiques de l'écrivain célèbre et du contenu symbolique de son œuvre, deux séries d'isotopies sont développées : celle de la religion et celle de la langue qui sont tout à la fois reliées et séparées dans leur développement. Par la langue, la religion tout autant que la nationalité sont évoquées. Ainsi la conviction que cherche à susciter tout discours devient la conversion et finalement la libération que tout prophète, tout poète, tout guide – ces notions sont associées – recherchent. Cela est particulièrement vrai du poète-prophète-guide

haïtien, Rassoul Labuchin, à qui le poème « Articulation » est dédié et qui, nous est-il dit, vient créoliser le monde. Ce qui équivaut à le voir comme quelqu'un qui veut convertir à une nouvelle religion-parole-nationalité, ou pour emprunter l'image finale, à le voir comme celui qui vient alpha-baptiser le(s) peuple(s).

Le mot « articulation », titre du poème, pouvait, à première vue, paraître fort peu poétique. Il devient pourtant le motif qui permet de faire fonctionner les associations de pensée les plus inattendues, associations follement libres et pourtant parfaitement vraisemblables.

En ce sens l'auteur d'*Haïtinois* est justifié d'affirmer dans le poème d'introduction, « Vaccine Tam-Tam et Nada Qu'a », qui présente en quelque sorte Haïti : « Nous ne sommes pas avec Virgile et les cercles concentriques de *la Divine Comédie* mais dans un réel plus surréel que l'enfer [...] » (16).

La transculturalité poétique, telle qu'elle est illustrée sous la plume d'Hédi Bouraoui, est une invitation à imaginer la liberté au sein de l'échange. Par là même elle nous encourage à considérer que le moment de la plus grande liberté est celui du voir, alors que l'œil n'est pas encore gouverné, dirigé, orienté par la théorie, la méthode ou le système de pensée qui peut n'être qu'un préjugé.

La poésie étant Liberté, autrement dit le droit d'associer le plus librement les idées, les images surtout, il va sans dire que c'est dans les mots, et singulièrement dans les mots composés par l'auteur, que nous avons une chance de saisir cette liberté d'association.

Les mots composés abondent dans *Haïtinois*. C'est le lieu où s'effectuent l'emprunt et le don, là où se noue le dialogue, l'espace où l'auteur recompose l'univers. On trouve dans *Haïtinois* toutes les sortes de mots composés que nous énumère Grévisse. Il y en a d'étonnants, de surprenants, de divertissants et même de déconcertants. Citons quelques-uns : *vendeurs-acheteurs*, *s'entre-pénétrer*, *vain-catrices*, *bracelets-menottes*, *Mâle-obstacle*, *ombres-mâles*, *lèvres-ailes*, *frigolo*, *Djinn-Damb-Allah*, *Mène-partout* et bien entendu, le premier de tous, le titre du recueil qui est un mot-valise, *Haïtinois*, que d'aucuns traduisent par Aye, tu vois ! mais où je préfère lire : Haïti, tu vois !, le sens de tu se dédoublant pour s'adresser autant à celui qui parle, et s'adresse ainsi à lui-même, qu'à

celui qui l'écoute ou le lit, et qui se faisant ainsi apostropher, est invité à voir Haïti. C'est d'ailleurs ce dont les Haïtiens ont le plus besoin, eux qui jusqu'ici ont beaucoup expliqué Haïti mais l'ont fort peu transformée, faute de la bien voir.

En parcourant le recueil d'Hédi Bouraoui, on ne manquera pas de s'arrêter à ces mots forgés dont la vertu, l'objectif peut-être, est de nous laisser perplexes. Par exemple « La Mama-tambour ». En haïtien, on dit « manman-tanbou », ce qui est sérieux. Mais « La Mama » introduit une note d'ironie que ne comporte point d'ordinaire le mot manman. Cette association donne à réfléchir. Ou alors la division opérée au sein du mot unique « Danbala », pour en faire un mot composé de deux termes : « Damb-Allah », association inattendue, par dissociation, qui rend songeur car l'on se prend à s'interroger sur les possibles rapports entre Islam et vodoun.

Parfois les rapprochements de mots, même à distance de plusieurs pages, peuvent tourner quasiment à la dérision, ou alors donner subitement un envers grotesque à une évocation qui, jusque-là paraissait pleine de noblesse. Dans le poème « Articulation », le terme prophète-guide vient clore de façon très majestueuse un poème qui du début à la fin a gardé un ton fort sérieux. Pourtant dans le poème d'introduction « Vaccine Tam-Tam et Nada Qua » le mot guide prenait un tour plus que caricatural. N'y lisait-on pas en effet « Des guides qui se collent à vous mal gré bon gré qui vous purlèchent comme des mouches un morceau de sucre » (16)

Dans la vie telle que nous la vivons au jour le jour, le sérieux et le risible ne sont point tellement éloignés l'un de l'autre. Ils se côtoient, se chevauchent et l'on tombe bien vite à bas de son trop de sérieux ou de tragique. Comme il est dit dans le même poème « Vaccine Tam-Tam et Nada Qu'a » : « Une phrase pour décrire la tragédie des multiples vies [...] quelle comédie ! » (18). Il est vrai : nous ne sommes ni toujours solennels et nobles, comme nous le croyons. Il est donc bon de ne pas toujours se prendre au sérieux. En tout cas, le meilleur moyen d'y parvenir, c'est encore d'écouter les autres. Leur vision nous aidera grandement à voir notre grotesque pour ne pas dire nos petitesse et nos bassesses.

On comprendra aisément que même le caractère hétéroclite de l'usage du langage et des mots qui n'a d'autre règle que la plus grande liberté peut, par des associations inédites, nous amener à voir un envers possible des choses que nous n'étions guère préparés à nous montrer par notre usage trop conformiste du langage. Ainsi nous lisons ces vers d'*Haïtibois* :

La Place secrétaire à tout faire
Sert le mambo. (26)

Le « La Place », figure et symbole de l'autorité militaire insérée dans le rite vodoun, est un mâle et n'est pas d'ordinaire assigné à un poste de subalterne. Par contre la mambo étant une femme, ce serait plus souvent à elle de servir que d'être servie. Voilà une phrase qui d'un coup renverse les perspectives.

Mais l'auteur nous avait bien prévenus à propos de sa manière de bâtir le monde à l'aide des mots :

Je bâtis mon paysage à force
De changer de mirage
Mettant en relation
Ma densité verbale. (54)

Au fond, jouer avec les mots, n'est-ce pas le plus sûr moyen de rêver les yeux grands ouverts ? De faire les rêves les plus graves ou les plus fous comme dans ces vers du poème « Les globules de ton île » :

Je t'ai dans la peau HAÏTI
[...]
Parce que ton île flottante circule
Dans mes artères et m'enfante
De nouveau moi le condamné
Des obsessions. (24)

Nous réalisons alors que la Prison de l'un, c'est aussi la geôle de l'autre et que nous ne nous en évaderons, tous les deux, qu'en troquant la folie de l'un pour la sagesse de l'autre.